



Mon père sécateur

Par Jacques-Olivier Badia, publié le 12/05/2017

« Tous les pères sont les mêmes ! Un moment vient toujours où ils ne voudraient pas être regardés par leurs fils avec les yeux qu'ils leur ont fait. »

Carlo Collodi, *Les aventures de Pinocchio* (1883)

Après les ni-ni de la récente période électorale, il y a quelque chose de reposant à retourner au nid du NI - comprendre ce « non identifié » qui se décline, façon suffixe, d'objet en objet jusqu'aux scènes de nos théâtres. Et en guise de chevalier du ni, le Théâtre du Grand Rond, qui « pète les plombs » (c'est lui qui le dit) pour la troisième fois et propose pendant autant de semaines des spectacles allant du franchement déjanté au résolument inclassable. Il n'y faut parfois qu'un titre pour poser le point d'interrogation solitaire de la perplexité.

Exemple ? *Mon père sécateur* : identifiable dans ses ingrédients, bien moins dans ce qui résulte de leur rencontre.

« Qui vient troubler mon sommeil ? »

Cela commencerait en robe blanche et masque noir, aveugle, dans un lent dépliement. Cela commencerait comme dans une chanson de Barbara, par la mort d'un père devenu étranger à la suite d'une longue séparation, rendu à l'existence par la disparition. Cela commencerait par un tournoiement de derviche, couteau brandi, dans la glossolalie confuse d'une foule de voix naissant et disparaissant à mesure que la lame survole le costume du père étendu au sol comme un linceul vide - mots mâchés, borborygmes, chevrottements, cris d'extase, soupirs et crissements.

La renaissance vient après le meurtre. Elle se fait d'une pelote et d'une manche de veste, laissant enfin venir le mot et le dessin des figures : une fille, la deuxième ; un père, le seul. Fille implorante, cherchant à renouer ce qui fut défait, peut-être jamais fait. Père entier, distant, tout d'exigence dans sa quête d'absolu, suspicieux face à cette réincarnation sans vraie substance. « Quelle est cette odeur ? Quelle est cette saveur ? - La chair. »

Le cœur d'une fille n'appartient qu'à Papa s'il faut en croire Mary, Ella, Marilyn, quelques autres. Chair retrouvée, voici le père : professoral, sévère, plein de colère et de terreur outrée alors que fille devient femme, échappe à l'autorité de celui qui voulait être le roi de cet unique sujet. Se découvrant pourtant une tendresse née de la mémoire - « Je me souviens de toi enfant, les yeux ronds, ébahie par l'étrangeté du monde. »

Les retrouvailles se font dans le sommeil ou la mort, l'étreinte d'une veste noire et d'une robe blanche. Sur un masque de papier blanc, des yeux peints pleurent des larmes d'encre. Noir.



Mon père sécateur

Par Jacques-Olivier Badia, publié le 12/05/2017

« Une femme du genre que nous redoutons tous »

« Il y a bien des choses dans le grand chosier », disait drôlement quelque auteur oublié. Ce chosier-là n'est pas en reste. On y trouve de la danse, beaucoup, une danse partagée entre le fluide et le convulsif, dans laquelle l'introspection charnelle du butô trace un sillon profond par ses syncopes épileptiques et la fluidité de ses glissements. Du théâtre, moins, aux rares moments où la parole déboule. De citations tout droit venues du conte et de la fable. Un burlesque muet qui doit beaucoup aux fantaisies chaplinesques, mêlé de mime et de clown contemporain. De la marionnette, du masque. C'est à peu près tout. Ce n'est déjà pas mal.

Ce qui naît de ce curieux assemblage est tendu, fouaillé de courants profonds et mystérieux, habité de rejet et de regrets, comme une psychanalyse gestuelle visant on ne sait quelle catharsis. Le trouble ? Des longueurs, des lenteurs parfois excessives. Mais surtout que le fil si fermement tendu d'un bout à l'autre du spectacle soit sans cesse coupé, puis renoué non pas plus loin mais ailleurs. Les points de vue basculent, les liens qu'on voyait apparaître se disloquent, les relations boulent cul par-dessus tête en contre-pieds inexplicables. On y sent l'intention, sans toujours la comprendre.

Mais en contrepoint ce sont des clowneries, un dessin des figures tournant à la caricature, qui font naître le rire et dissipent les noirceurs de l'introspection. Des obscurités heureuses, des profondeurs attirantes. Un jeu, au sens ludique du terme, qui s'amuse de références assumées et d'allusions fugaces. Un style, faute de dire mieux, et une paradoxale unité de moyens qui rabotent ces dislocations. Et pour porter tout cela un travail du geste, de la mimique et de la voix frôlant la perfection.

Alors oui c'est frustrant, déroutant, agaçant parfois ; mais aussi bien intrigant, prenant, attachant. Non identifié - mais c'était bien l'idée.